

Le Lien

Hiver 2013
Volume 30 - Numéro 1

Un regard chrétien sur le monde actuel

L'humilité



Dossier: L'humilité

- 4• Jésus dénonce les dérives des religieux

Frédéric Gangloff

- 6• L'humilité: indispensable mais négligée

Joël Cornuz

- 9• Être serviteur

Jean Vanier

- 12• Un orgueil bien placé

Bettina Schaller

Parole vivante

- 14• Déçu par Dieu et envahi par le doute

Soula Isch

Vie chrétienne

- 16• Le combat des chrétiens dans la Cité des hommes

Alain Ledain

- 18• Ernest H. Dyck: une vie d'implanteur d'Églises

Zacharie Leclair

Actualités

- 21• Glanures

François Gougoux

- 23• Litanies de l'humilité

Rafaël Cardinal Merry

Le *Lien* est un magazine chrétien publié quatre fois par an. Interdénominationnel Il vise à édifier, à stimuler la réflexion sur la vie chrétienne dans notre monde actuel, et à être un canal pour faciliter la diffusion de l'information au sein de la communauté évangélique québécoise. Il est commandité par la CCEFM et ses partenaires et soutenu par les lecteurs.

Le *Lien* est édité à Montréal. Rédacteur en chef : Jean Biéri; Comité de rédaction : Joëlle Basque, Wilner Cayo, Robert Dagenais, Soula Isch, Jean-Calvin Kitata, Noémie Leclerc, Richard Lougheed, Marc Paré, Arisnel Mesidor. Graphiste: Lucie Beauchemin. Illustration de la Page couverture: Jordi Sampere Abonnement : Canada, 16 \$ par an; Étranger, 20 \$ par an.

Adresser toute correspondance à : Le *Lien*, 4824 Côte-des-Neiges Suite 301, Montréal (Québec) H3V 1G4, Canada. Tél. : (514) 331-0878 poste 222. Courriel: revuelelien@gmail.com Téléc. : (514) 331-0879. ISSN 1716-5016

La vocation à l'humilité du service

Depuis que Pierre s'est fait remettre en place par Jésus, après qu'il l'eut rabroué afin de l'empêcher d'accomplir son inquiétant programme de souffrances (Mc 8,33), les disciples n'en mènent pas large! Trois d'entre eux, bénéficiaires de la transfiguration, ont eu le souffle coupé par la vision de leur maître entouré d'Élie et de Moïse, ce qui a provoqué qu'ils ne savaient plus quoi dire: Pierre, dont l'habitude n'est pas de rester silencieux, a tout de même proposé de dresser des tentes, mais l'incohérence de cette initiative est restée évidemment sans suite. Après cela, que pouvaient-ils oser dire encore, qui ne fût ni dérisoire ni ridicule? Lorsqu'il leur a renouvelé l'annonce de sa passion, de sa mort et de sa résurrection, ils n'ont plus risqué aucune parole, car «ils avaient peur de l'interroger»...

Maintenant, Jésus les questionne sur leur conversation pendant le chemin (Mc 9,30-37). Leur mutisme est éloquent: il les grondera, sûrement, s'ils lui disent le sujet sur lequel ils ont échangé, mais lui le sait et, affectueusement, leur donne la leçon du service

évangélique. Car ils se sont souciés des places qui leur reviendraient auprès du Messie libérateur, et en particulier du premier rang: qui donc sera le plus grand à ses côtés? Quelle leçon, en effet, quand Jésus fait venir un enfant au milieu du groupe des Douze! Il est allé lui-même le chercher, franchissant alors deux fois le cercle des apôtres pour y introduire leur modèle inattendu. Il les a quittés, le bref instant nécessaire pour convier le petit, puis ils étaient au centre, tous les deux, Christ et l'enfant.

Jésus n'a pas contesté le fait que l'on puisse désirer être le premier: l'ambition chrétienne doit être de s'élever en servant ses frères. Une dimension plus haute s'y ajoute: en accueillant un enfant au nom de Jésus, c'est le Père des cieux et des miséricordes qui prend place au milieu des hommes. Puisque les disciples ne comprennent pas très bien ce qu'il leur enseigne, pour le moment Jésus ne dit pas le nom de «Celui qui l'a envoyé». L'Esprit de Pentecôte le leur révélera et ils pourront alors l'appeler «Père» (Rm 8,15).

(Article paru dans le magazine Réforme)



*Alain Joly,
Pasteur, Église
luthérienne*

Jésus dénonce la dérive des religieux

Une méditation
sur Mt 23,1-12

*Frédéric Gangloff
pasteur de l'Union des Églises protestantes
d'Alsace et de Lorraine (UEPAL)*



Jésus adresse des reproches véhéments aux scribes et aux pharisiens: incohérence entre le dire et l'agir; imposition de charges et de lourds fardeaux sur les autres sans eux-mêmes les remuer du doigt; modèle de piété imposé alors que tout en eux n'est que façade et étalage de signes de religiosité. Ils trusent les places d'honneur dans les banquets; ils aiment à être salués sur les places publiques; monopolisent les premières loges à la synagogue... On leur donne du «Rabbi» par ci et du

«Père» par là... Si cela ne suffit pas! Appelez-nous simplement docteur! Et Matthieu de nous rappeler que Christ est seul «Maître» à bord. Le critère de jugement ultime est le service: «Qui s'élèvera sera abaissé, qui s'abaissera sera élevé.»

Mais comme ils nous ressemblent! Des «chefs» qui causent, savent tout, décident de tout, en remettent une couche, sans jamais lever le petit doigt. Ce religieux qui joue au patron. Leurs galons étincelants sur l'uniforme ne reflètent plus leur compétence, mais la course au



Les pharisiens au temps de Jésus.

prestige. La force tranquille dans la discrétion doit faire place à l'exubérance. Être devant, faire parler de soi, occuper la scène médiatique et y montrer ses airs.

Et Dieu dans tout cela? Il devient le «grand patron», celui que j'habille de mes pouvoirs avant de le déposséder de son autorité afin de m'en revêtir. Et Matthieu de dépoussiérer allégrement les titulatures qui commencent à se constituer au sein de la première Église. Arrêtez de vous jeter à la figure des titres ronflants; vous êtes avant tout des frères! Un frère se baisse souvent, à ras

de terre, au niveau des préoccupations humaines. S'abaisser, c'est redescendre de l'ascenseur social, du dernier étage, pour me retrouver face à face, voire le nez dans le «cambouis». À force de vouloir m'élever à tout prix, je cours le risque de prendre mon frère de haut, de l'exploiter, comme une simple part de marché. Si je ne cesse de m'élever, je n'arriverai plus à me baisser. C'est dommage, car Dieu lui-même est tombé de haut jusqu'à se faire humain et s'abaisser sous le poids de la croix, pour finalement être élevé et exposé aux yeux de tous!

Une parole n'est vraie et utile que lorsqu'elle passe à l'acte et change le monde. «Paroles, paroles, paroles...», bavardage et beaux discours sont comme des «cymbales retentissantes». D'ailleurs, s'abaisser ne signifie pas jouer à la carpe, s'écraser ou feindre l'humilité. C'est dans le service du frère que l'on retrouve ceux qui savent se faire petits pour que le cours de l'humain s'élève et que les actions de fraternité prennent enfin le pas sur celles de la bourse. ■

(Article paru dans le magazine Réforme)

Que votre attitude soit identique à celle de Jésus-Christ: lui qui est de condition divine, n'a pas regardé son égalité avec Dieu comme un butin à préserver, mais il s'est dépouillé lui-même en prenant une condition de serviteur...



Joel
Cornuz

L'humilité: indispensable mais négligée

Joël Cornuz,
Équipier GBUC, Montréal

Une grande conférence chrétienne promettait une «bibliothèque de dimension apostolique». Et du choix, il y en avait: section sur les affaires, l'environnement, les stratégies missionnaires pour à peu près tous les pays et groupes de population; des livres pour s'aider à être un chrétien noir, asiatique ou blanc; et même une boutique de produits équitables. «Humilité» n'était pourtant pas un des mots-clé du catalogue et, après vérification avec une collègue, la vendeuse m'a envoyé fouiller dans la section «développement personnel», juste entre «leadership» et «études bibliques». J'ai finalement trouvé un livre sur l'humilité (excellent d'ailleurs), mais ce thème ne mériterait-il pas une section entière – vu la place qu'il occupe dans les écrits apostoliques, justement? En parlant d'apôtres, Jacques et Pierre nous rappellent que «Dieu résiste aux orgueilleux, mais qu'il fait grâce aux

humbles» (Ja 4,6; Pi 5,5). La différence entre orgueil et humilité est la différence entre «être au bénéfice de la faveur imméritée de Dieu, sa grâce» et «faire face à l'opposition de Dieu». Pas étonnant que John Stott dise qu'«à chaque étape de notre vie chrétienne, dans chaque domaine de notre marche de disciples, l'orgueil est notre pire ennemi et l'humilité notre meilleure amie»¹. La question mérite qu'on s'y arrête.

Une mission impossible?

Et pourtant, mes premières réactions sont la plupart du temps centrées sur moi-même, pilotées par mon orgueil. Lorsque la peur me dirige – et si les choses ne se passaient pas comme je le veux? Lorsque la colère prend le dessus – les choses ne se passent définitivement pas comme je le veux! Lorsque le perfectionnisme est mon guide – c'est moi qui sais comment



Le roseau, une plante faible, mais qui résiste au vent.

les choses devraient se passer. Lorsque je réclame un droit ou une place pour moi-même (intérieurement, bien sûr) – comme on voit les disciples le faire tout au long des évangiles.

Le monde extérieur n'aide pas non plus, remarquez. Si j'oublie l'orgueil pour un instant, la pub m'y ramène bien vite, m'invitant (contre quelques futures mensualités) à trouver immédiatement un bien meilleur épanouissement personnel grâce à une nouvelle auto, la dernière version d'un gadget électronique ou l'incontournable semaine de vacance dans le sud. Bref, le centre du monde, c'est mon nombril.

C'est quoi le problème?

En une formule choc, le problème, c'est que Dieu n'est plus Dieu. C'est

moi qui cherche à être aux commandes de ma vie – et, idéalement, du monde qui m'entoure. Dieu n'est plus que mon assistant, mon subalterne. Certaines prières ne le montrent-elles pas, lorsque, après avoir expliqué la situation à Dieu (si jamais il ne la connaissait pas), je lui donne aussi les ordres pour la résoudre?

Et la question ne date pas d'aujourd'hui: lorsque Adam et Ève ont voulu devenir comme des dieux, ils cherchaient à diriger le monde par leurs propres capacités, indépendamment de Dieu. Bien sûr, ils n'en avaient pas les moyens, et les conséquences ont suivi: peur, blâme, honte, relations brisées, mort... dominer sur la terre, et le faire bien, ça prend l'aide de Dieu, ça prend de dépendre de Lui, en un mot: ça prend de l'humilité.

Reconnaitre le problème

On dit souvent qu'une étape cruciale sur un chemin de guérison est de reconnaître que j'ai un problème. Reconnaître et confesser mon orgueil, c'est déjà lui porter un sérieux coup. Admettre toutes les circonstances de la journée où je me suis considéré comme le centre du monde, où j'ai agi comme si Dieu n'existait pas, où j'ai pris la place de Dieu; faire cette confession à la fois triviale et si profonde: «Tu es Dieu, et je ne le suis pas»; c'est à la fois m'humilier devant Dieu en reconnaissant mon orgueil et recevoir le pardon dont j'ai tant besoin.

On peut comparer la démarche à la situation de Barrabas: dans son orgueil, il avait cherché à libérer le peuple par ses propres forces: l'émeute qu'il avait fomentée a conduit du monde à la mort et lui-même se retrouve au cachot, dans l'attente d'une condamnation méritée. Lorsque la clé tourne dans la serrure, que le géolier apparaît dans l'embrasement de la porte, il ouvre ses fers pour conduire Barrabas à la mort. Seulement voilà, le géolier lui dit: «Tu es libre, un autre a pris ta place sur la croix».

Jésus-Christ a pris sur lui la condamnation qui revenait à Barrabas, à moi et à vous. Il est mort à ma place; là où mon orgueil me conduit à la mort et m'amène à faire du mal autour de moi, il m'offre son pardon. Il prend sur lui ma mort et me donne sa vie.



Dépasser le problème

On dit aussi que, pour détecter de la fausse monnaie, il faut étudier la vraie. De la même manière, vouloir éviter l'orgueil ne va pas beaucoup nous aider; mieux vaut chercher à grandir dans l'humilité, idéalement à l'aide d'un exemple.

Jésus est la réponse, comme le dit un chant trop connu. Pensons-y un instant: sa naissance est sans doute la naissance la plus importante de toute l'histoire de l'humanité; Dieu le Père, créateur de l'univers, n'aurait-il pas pu s'organiser pour lui garder une chambre d'hôtel? Non, il naît dans une étable. Humble commencement.

Au faite de sa popularité, les foules qui suivaient Jésus se préparent à l'emmener de force pour le faire roi. Sa puissance, ses miracles, sa renommée..., il ne va faire qu'une bouchée de l'envahisseur romain. Pourtant, Jésus annonce sans ménagement son sacrifice et invite ses disciples à marcher dans ses traces. A la croisée des chemins, il renonce à devenir roi et choisit résolument la croix. Vie d'humilité.

Enfin, au soir de sa vie, tourmenté face à une mort atroce et injuste, il prie ces paroles poignantes: «Mon Père, si cela est possible, que cette coupe s'éloigne de moi! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que

tu veux» (Mt 26,39). Jusqu'à la fin, il choisira de servir au lieu d'être servi, de s'abaisser au lieu de s'élever, de perdre sa vie au lieu de chercher à la gagner. L'humilité jusqu'au bout.

Cette seconde démarche, cette dimension d'exemple que Jésus nous donne, fait penser à la situation de Simon de Cyrène: il a marché derrière Jésus, portant sa croix, non pas pour sauver le monde une deuxième fois (évidemment) mais en suivant l'exemple du maître. L'humilité de Jésus est un modèle pour mon propre chemin d'humilité.


Une vie transformée

Dans cette perspective, ce qui apparaissait comme une mission impossible devient un chemin à parcourir. Au lieu de la peur, je peux vivre dans la foi, la confiance que Dieu contrôle la situation qui m'échappe. Au lieu d'un perfectionnisme étouffant, je peux accueillir Sa vie abondante. Au lieu de la colère, je peux manifester l'amour. Au lieu de chercher à m'élever, je peux m'abaisser. Au lieu de chercher l'indépendance, je peux accepter ma dépendance vis-à-vis de Dieu. Au lieu de vouloir être le centre du monde, je peux laisser Dieu être Dieu. Au lieu de faire face à l'opposition de Dieu, je peux être au bénéfice de sa grâce. Au lieu de l'orgueil, je peux marcher dans l'humilité à la suite de Jésus-Christ.

Une communauté renouvelée

Une conclusion apostolique, si vous le voulez bien. Quand Paul plaide pour l'humilité avec les Philippiciens, il parle communauté, et non individu:

«S'il y a donc de l'encouragement en Christ, s'il y a de la consolation dans l'amour, s'il y a une communion de l'Esprit, s'il y a de la tendresse et de la compassion, rendez ma joie parfaite en vivant en plein accord. Ayez un même amour, un même cœur, une unité de pensée. Ne faites rien par esprit de rivalité ou par désir d'une gloire sans valeur, mais, avec humilité, considérez les autres comme supérieurs à vous-mêmes. Que chacun de vous, au lieu de regarder à ses propres intérêts, regarde aussi à ceux des autres». Que notre attitude soit identique à celle de Jésus-Christ: lui qui est de condition divine, il n'a pas regardé son égalité avec Dieu comme un butin à faire valoir, mais il s'est dépouillé lui-même en prenant une condition de serviteur, en devenant semblable aux êtres humains. Reconnu comme un simple homme, il s'est humilié lui-même en faisant preuve d'obéissance jusqu'à la mort, même la mort sur la croix» (Ph 2,1-8).

L'humilité ne transforme pas «juste» ma vie, elle fait de moi un facteur de transformation de ma communauté. Devant une communauté marquée par l'humilité, le monde s'étonnera en disant: «voyez comme ils s'aiment». 

1. www.cslewisinstitute.org/webfm_send/375

Être serviteur

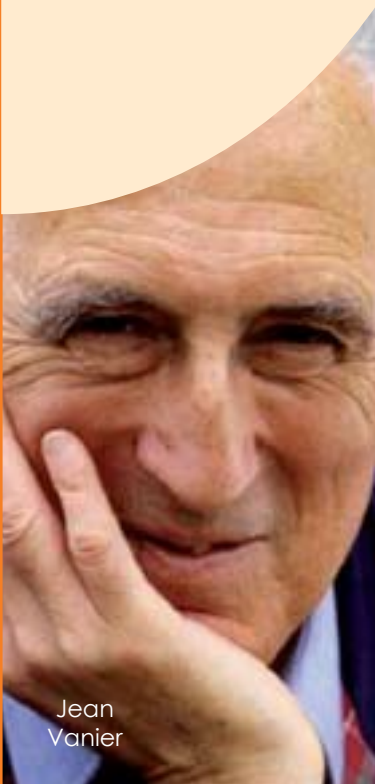
Il y a différentes façons d'exercer l'autorité et le commandement: celle du chef militaire, celle du chef d'entreprise, et celle du responsable d'une communauté.

*Jean Vanier,
fondateur de la communauté
de l'Arche*

Le général a en vue la victoire; le chef d'entreprise, le rendement; et le responsable d'une communauté, la croissance des personnes dans l'amour et la vérité. Le responsable d'une communauté a une double mission: il doit garder ses yeux et ceux de la communauté fixés sur l'essentiel, sur les buts fondamentaux et donner toujours la direction pour ne pas laisser la communauté se perdre dans des petites histoires, des choses secondaires et accidentelles. Mais le responsable d'une communauté a aussi pour mission de créer une atmosphère ou une ambiance de paix et de joie entre tous les membres. Par sa relation avec chacun, par la confiance qu'il leur manifeste, il amène chacun à avoir confiance dans les autres. La terre propice à la croissance humaine est un milieu détendu fait de confiance mutuelle. Quand il y a des rivalités,

des jalousies, des suspicions, des blocages les uns par rapport aux autres, il ne peut y avoir ni communauté, ni croissance, ni témoignage de vie.

Il y a maintes façons d'exercer la responsabilité selon la diversité des tempéraments. Il y a ceux qui ont un tempérament de chef, qui sont créatifs, qui ont une vision d'avenir; ils marchent en avant. Il y a ceux qui sont plus humbles: ils marchent au milieu des autres; ce sont d'excellents coordinateurs. L'essentiel pour tout responsable est qu'il soit serviteur avant d'être chef. Quelqu'un qui assume une responsabilité parce qu'il veut prouver quelque chose, parce que, par tempérament, il a tendance à dominer et à commander, parce qu'il a besoin de se mettre en avant ou parce qu'il veut des privilèges ou du prestige, sera toujours un mauvais responsable, parce qu'il ne cherche pas



Jean
Vanier

à être d'abord serviteur. Il vaut mieux quelqu'un même timide ou n'ayant pas toutes les qualités de commandement, mais prêt à servir les autres et la communauté que quelqu'un qui soit «capable» mais épris de lui-même.

Le meilleur responsable est celui qui reçoit sa responsabilité comme une mission de Dieu et qui s'appuie sur la force de Dieu et les dons de l'Esprit Saint. Il se sentira pauvre et incapable mais il agira toujours humblement pour le bien de tous. Les membres de la communauté auront confiance en lui car ils sentiront sa confiance non en lui-même et en sa propre vision, mais en Dieu; ils sentiront qu'il ne veut rien prouver, qu'il ne cherche rien pour lui-même, que sa vision n'est pas bloquée par ses propres problèmes et qu'il est prêt à disparaître dès que son temps sera terminé.

La qualité première d'un responsable est d'aimer les membres de sa communauté, d'être concerné par leur croissance. Cela implique qu'il porte aussi leurs faiblesses. Les membres de la communauté sentent très vite si le responsable les aime, a confiance en eux, ou si, au contraire, il est là pour exercer un pouvoir et imposer sa vision, ou bien si c'est un faible qui ne cherche qu'à se faire aimer d'eux. Pour le chrétien, Jésus est le modèle de toute autorité, lui qui a lavé les pieds de ses disciples, lui le Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, à la différence du mercenaire qui n'agit que dans son intérêt.

Le danger de l'orgueil

Plus le temps passe, plus je vois combien il est difficile d'exercer l'autorité dans une communauté. Très vite on veut commander pour l'honneur, le prestige ou l'admiration qu'on reçoit, ou pour se prouver quelque chose. A l'intérieur de nous il y a un petit tyran qui veut le pouvoir et le prestige qui s'y attache; on veut dominer, être supérieur. On craint toute critique, tout contrôle, on est le seul à avoir raison (et parfois au nom de Dieu); on s'immisce dans tous les domaines, faisant tout, commandant partout, conservant jalousement son autorité. Les autres en sont réduits à être des exécutants incapables de bons jugements. On ne permet la liberté que dans la mesure où elle ne dérange pas notre autorité, qu'à la condition de pouvoir la contrôler. On veut que nos idées se réalisent et tout de suite; la communauté devient alors «notre» chose, «notre» projet. Toutes ces tendances s'infiltrent facilement dans l'exercice de l'autorité, à des degrés différents. Et les chrétiens peuvent parfois masquer ces mauvaises tendances sous couvert de vertu, pour une soi-disant bonne cause. Il n'y a rien de plus terrible que la tyrannie sous couvert de religion. Le danger de l'orgueil et du désir de dominer est si grand pour tout chef qu'il lui faut des garde-fous, des bornes qui fixent l'étendue de son pouvoir et des systèmes de contrôle qui l'aident à être objectif et vraiment au service de la communauté.

Aucune autorité n'est à l'abri des jugements trop rapides qui blessent des gens et les entraînent dans le cercle vicieux de la colère et la tristesse. L'humilité est la terre de l'unité et la sauvegarde contre les scissions et les schismes. Contre l'humilité, l'esprit du mal ne peut rien. Il est, lui, le prince du mensonge et de l'illusion, l'instigateur des zizanies, le provocateur de l'orgueil.

Serviteur du plus petit

Celui qui assume le service de l'autorité doit se rappeler que, dans les perspectives de l'Évangile, ce n'est pas le chef, c'est le pauvre qui est le plus important et le plus proche de Dieu: c'est lui que Dieu a choisi pour confondre les forts; c'est lui qui est au cœur de la communauté chrétienne. Tout le ministère du gouvernement est en fonction du pauvre et de sa croissance dans l'amour. «Le plus grand, dit Jésus, est celui qui se fait petit et qui s'abaisse comme un enfant» (Lc 9,46-48; Mt 18,1-5). Un responsable doit toujours se soucier des minorités dans la communauté et de ceux qui n'ont pas de voix. Il doit toujours être à leur écoute et se faire leur interprète devant la communauté. Il est le défenseur des personnes, car la personne dans son être profond ne doit jamais être sacrifiée au groupe. La communauté est toujours en vue des personnes et non l'inverse.

Partager les responsabilités

Un responsable ne doit jamais se lasser de partager le travail avec d'autres, même s'il sent qu'ils font le travail moins bien ou autrement que lui. C'est toujours plus facile de faire les choses soi-même que d'apprendre aux autres à les faire. Un responsable qui tombe dans le piège de vouloir tout faire lui-même risque de s'isoler. Quand on confie une responsabilité à quelqu'un, il faut toujours lui donner les moyens de l'assumer. Il faut éviter la surprotection qui est finalement un refus de partager la responsabilité. Il faut donner le droit à quelqu'un de faire des erreurs, de se casser le nez. Tout faire pour éviter à quelqu'un l'échec, c'est aussi l'empêcher de s'épanouir.

Le plus difficile pour un responsable est de partager sa vision, d'accepter que d'autres aient une vision plus claire et plus vraie de la communauté telle qu'elle est, avec ses buts fondamentaux. À l'Arche nous avons un conseil de dix-sept personnes élues par les assistants qui sont là depuis plus de deux ans. Ce conseil se retrouve une matinée par semaine pour partager sur les orientations profondes de la communauté et prendre des décisions sur les choses importantes. J'ai appris beaucoup dans ce conseil. J'ai appris sur les difficultés de partager et de chercher ensemble non pas «ma volonté» mais la volon-

té commune de la communauté, et la volonté de Dieu. Si vite on est possessif et passionné. Ce conseil m'a beaucoup aidé à découvrir combien il fallait que je grandisse pour m'ouvrir à l'Esprit et devenir plus objectif. Il me semble que toute autorité devrait avoir un lieu comme celui-ci, un lieu communautaire et fraternel où on discerne ensemble, où l'autorité soit partagée, soutenue et contrôlée et où on puisse tous grandir pour porter ensemble la responsabilité.

Être à l'écoute

Une des qualités essentielles d'un responsable est de savoir écouter tout le monde (et pas seulement les amis et les admirateurs), de comprendre où ils en sont et de créer avec chacun des liens vrais, si possible chaleureux. Le mauvais responsable se cache derrière le prestige, le pouvoir, la parole et le commandement; il n'écoute que ses amis. Il parle beaucoup mais ne se soucie pas de savoir comment les autres reçoivent sa parole et ne cherche surtout pas à connaître leurs besoins profonds, leurs aspirations, leurs difficultés, leurs souffrances et l'appel de Dieu pour eux. Un responsable qui ne sait pas écouter le contestataire pour saisir le grain de vérité caché dans les mauvaises herbes du mécontentement vit dans l'insécurité. Il serait bon qu'il permette aux membres de sa communauté de s'exprimer libre-

ment devant une tierce personne – un œil extérieur – sur sa façon d'exercer l'autorité. Un mauvais chef ne se soucie que des règlements et de la loi. Il ne cherche pas à savoir où en sont les personnes. C'est facile de cacher son incapacité de comprendre et d'écouter derrière l'imposition d'une loi. On impose une règle quand on a peur des personnes.

Ne pas se cacher

Le danger d'un responsable est de créer une barrière entre lui et ceux dont il est responsable. Il donne l'impression d'être toujours affairé. Il impressionne par la grandeur de sa voiture ou son bureau. Il fait sentir qu'il est supérieur ou plus important. Ce genre de chef a peur et fait peur. Il est dans l'insécurité. Par le fait même, il garde ses distances. Un vrai responsable est disponible. Il marche à pied; il donne aux gens de multiples occasions de l'aborder et de lui parler comme à un frère ou une sœur. Il ne se cache pas et par le fait même reste vulnérable à toute contestation ou critique ouverte. Un bon responsable doit toujours rester proche de ceux dont il est responsable et leur permettre des rencontres vraies et simples. S'il se tient éloigné, il ne pourra connaître ni son peuple ni ses besoins. ■

(Extrait du livre de Jean Vanier: *La communauté, lieu du pardon et de la fête.*)

On entend l'orgueil, habituellement en mauvaise part, comme une vantardise, la recherche d'une gloire personnelle. Le terme relève pourtant et typiquement du vocabulaire de Paul qui l'emploie en bonne part. Une méditation sur 2 Co 12,7-10

Un orgueil bien placé

*Bettina Schaller,
pasteur de l'Union des Églises protestantes
d'Alsace et de Lorraine (UEPAL)*



L'apôtre Paul est une personnalité qui ne laisse pas indifférent. Nous avons des écrits, il a beaucoup parlé; notre connaissance de lui est partielle. Ses lettres conduisent à dresser le portrait d'un homme débordant, dont la puissance du verbe impressionne, donne parfois le vertige, profondément libre, que rien n'aura pu arrêter, sauf la mort. Du point de vue de la tradition protestante, Paul est une personnalité fondatrice qui a fait mis en évidence la justification par la foi.

Or voilà que ce grand homme livre très subtilement un peu de lui-même. Dans un dévoilement de soi, rare, levant un possible

malentendu. Ce malentendu serait, dans la fascination pour le personnage, ou l'antipathie, de lâcher la proie pour l'ombre: de s'attacher à Paul plutôt qu'au Christ. Or, contre l'idée reçue, l'homme est humble. Il évoque un épisode extatique au cours duquel il aurait eu accès à la vérité des choses. Il ne s'en prévaut pas pour, dit-il, «qu'on n'ait pas sur mon compte une opinion supérieure à ce qu'on voit de moi, ou à ce qu'on m'entend dire». Il parle aussi à demi-mot d'une réelle faiblesse – physique? ses échecs? son impuissance ici ou là? – telle une «écharde dans la chair», dont il aurait voulu être débarrassé; mais, constante, elle le prémunirait utilement de l'arrogance.



L'apôtre Paul

Coquetterie? Je ne pense pas. Motif d'orgueil? Assurément, car ainsi, aux yeux de Paul, se révèle la puissance du Christ: «Ma grâce te suffit; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse [déclare le Seigneur]. Aussi mettrai-je [moi, Paul] mon orgueil bien plutôt dans mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ.» Éloge de la faiblesse? Pour autant qu'elle soit véritable, trouée, laissant passer l'Évangile, au risque de mener à une confusion quasi mystique: Paul pourra dire en effet, en raccourci, que «lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort».

Alors, qu'est-ce que l'humilité ? Quelques mots de Maurice Zun-

del : « En réalité, si l'humilité est une vertu (virtus), elle tend au maximum de virilité (virilitas) et d'authentique grandeur. C'est ce qu'il faut montrer en définissant la vraie grandeur. Nous la reconnaissons à ceci qu'elle nous met en présence d'un Infini qui nous libère de nous-mêmes, en nous comblant dans le plus intime de nous-mêmes. Ce qui implique, dans les hommes en qui nous la rencontrons, une transparence à cet Infini dans un paisible effacement d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils accèdent au premier rang, en se mettant au dernier. On voit tout de suite que cette grandeur ne tient pas à leur situation, aux postes qu'ils occupent, en un mot à ce qu'ils font, mais à ce qu'ils sont.

Ils ont choisi d'être, d'être sans limites. C'est pourquoi il se sont perdus d'amour dans le seul Être illimité par essence, qui ne cesse de murmurer au fond de leur cœur: "Mon ami, monte plus haut!"»

Ainsi pour Paul, non pas qu'il faille se vanter: «Qu'as-tu que tu n'aies reçu? Et si tu l'as reçu, pourquoi t'enorgueillir comme si tu ne l'avais pas reçu?» Mais, en Christ, il y a lieu d'être fier, lorsqu'au travers de l'humain passe de son Évangile, car «C'est par Lui [Dieu] que vous êtes dans le Christ Jésus [...] afin que, comme dit l'Écriture, celui qui s'enorgueillit s'enorgueillisse dans le Seigneur. ▣»

(Article paru dans le magazine Réforme)

Nous traversons tous des périodes sombres dans la vie et souvent nous sommes seuls à y faire face.

Déçu par Dieu et envahi par le doute

*Soula Isch,
missionnaire de la SIM*

C'est dur d'être seul face à ses questions et à ses doutes. C'est à ces moments que des sentiments tristes nous envahissent et nous tourmentent, notre cœur est dans l'affliction, et cela peut même devenir grave. Un chant Negro Spiritual l'a si bien exprimé par ces mots : «Parfois je sens être comme un orphelin... Parfois je sens être comme un orphelin, loin de la maison... loin de la maison...». Est-ce possible que cela arrive à un croyant?

En lisant la Bible, nous trouvons des exemples des croyants qui ont vécu de telles expériences et qui ont eu le courage de les exprimer. Ces exemples nous servent de feuille de route et ils nous aident à accepter le fait que cela est possible, surtout lorsque nous cessons de regarder à Dieu, lorsqu'arrivent les épreuves et les coups durs et que nous fixons notre attention sur nos circonstances. Le Psaume 73 décrit l'expérience

d'Asaph, le poète et chantre de l'arche de l'Éternel. Asaph était Lévite, chef de 4000 autres Lévites que le roi David avait consacré au service de l'adoration et de la louange. Il avait la charge de composer des chants, de jouer des cymbales et de diriger la grande chorale et l'orchestre de l'arche. Ce n'était pas une petite responsabilité. Mais tout service pour Dieu peut devenir un rituel, une tâche religieuse si le cœur n'y est pas, si on ne garde pas nos yeux fixés sur Dieu.

Asaph était heureux dans son service. Mais un jour il a réalisé que son cœur n'y était pas. Il a commencé à perdre la joie de vivre et de servir. En regardant les gens autour de lui il s'est rendu compte que les autres, qui vivaient loin de Dieu, réussissaient dans la vie, alors que lui était misérable. En tant que Lévite il vivait avec les dîmes des autres, et ce n'était pas toujours facile, j'en sais quelque chose! Un sentiment de doute, de déception et même de désespoir a envahi son cœur. Ses lèvres chantaient et ses mains jouaient son ins-



Soula Isch



Quand les promesses divines semblent ne pas se concrétiser.

trument, mais il était terriblement triste. Il a commencé à se morfondre dans ses pensées, et elles étaient très négatives! Asaph s'est senti seul face à sa crise existentielle. Peut-être que sa femme et ses enfants voyant sa situation, essayaient de l'aider, mais il n'a pas partagé ses pensées avec eux. Il ne voulait pas les surcharger avec son problème. Ce n'était pas de leur faute; c'était Dieu et les autres. Alors un jour, en artiste et poète qu'il était, il s'est mis à écrire ce qu'il ressentait. Le Psaume 73 est le partage d'un homme franc et sincère qui a souffert à cause de ses jalousies et de ses pensées négatives, mais qui a reconnu avoir fait fausse route. Il les a confessées et a remonté la mauvaise pente sur laquelle il s'était mis, et qui avait failli le faire glisser et tomber. Asaph reconnaît qu'il a eu un regard humain sur la vie et qu'il s'est demandé si cela valait la peine de se priver des choses de la vie pour servir Dieu? Il était jaloux, comme il dit, des méchants,

de ceux qui vivent sans Dieu, et en est venu à penser que Dieu est bon mais pour les autres, pas pour lui. Il regrette même d'avoir été fidèle à Dieu. Ses pensées étaient erronées. «Il a fallu de peu que ses pieds ne trébuchent...» C'est la tactique de Satan de nous faire douter de Dieu et de ses intentions pour notre vie. Il a semé le doute dans l'esprit d'Adam et d'Ève et depuis, il tente de le faire dans le cœur de tout homme. Si nous rentrons dans son jeu, nous risquons de glisser.

Heureusement qu'Asaph s'est ressaisi. Il a décidé d'arrêter de penser négativement et de douter de Dieu et de son caractère immuable. Il a vu que sa façon de penser était destructive pour sa vie et pour ceux qui l'observent. Peut-être ses enfants lui ont dit un jour: «Papa, comment peux-tu chanter le jour du Sabbat et le reste de la semaine être si malheureux?» Il a reconnu avoir été ignorant et amer,

complètement irraisonnable. Il a réalisé qu'il était ridicule de douter de Dieu et il a décidé de le rencontrer de nouveau, de lui ouvrir son cœur et de vider son sac devant lui. Dieu apprécie notre honnêteté. Il attend qu'on lui dise ce que l'on pense, même s'il sait bien ce qu'il y a dans notre cœur. C'est là, dans sa présence que le brouillard disparaît, les yeux d'Asaph s'ouvrent, il voit clair à nouveau. Au lieu de douter de Dieu et d'être jaloux des autres, il décide de faire confiance en Dieu et de voir ses bénédictions. Il se confie aux promesses de Dieu. Elles lui redonnent la joie et l'espoir. Asaph choisit de faire confiance en Dieu même s'il n'a pas eu une augmentation dans son salaire, même si les autres continuent à avoir du bon temps dans leur vie! Ce qu'il expérimente maintenant est une métamorphose, une transformation radicale. Il désire servir Dieu avec joie et partager son expérience avec les autres. Il sait que Dieu est avec lui jusqu'à la fin de ses jours. Dans les Psaumes qui suivent, il rend un merveilleux témoignage de la présence et de l'œuvre de Dieu dans sa vie et dans la vie de son peuple dans l'histoire.

Que le témoignage d'Asaph nous aide à suivre son exemple quand viennent les doutes et les déceptions. Suivons le chemin qu'il a suivi, de se tourner vers Dieu, avant de nous laisser envahir par des idées et des pensées négatives et de les laisser prendre racine dans notre cœur. Ne négligeons pas nos rencontres avec le Seigneur dans le «sanctuaire», car c'est à partir de là que nous aurons la bonne perspective des choses sur les autres et sur nous-mêmes. ■

Le combat du chrétien dans la Cité des hommes

Alain Ledain,
auteur, fondateur d'Actes 6



Nous sommes en une période de déconstruction culturelle et dans un vaste mouvement de laïcisation de la société. C'est ainsi que Jacques Attali¹ propose «d'enlever de la société laïque les derniers restes de ses désignations d'origine religieuse» et d'attribuer des noms laïcs aux jours fériés dont les noms conservent encore une connotation religieuse: «fête des enfants» pour Noël et «fête de la liberté» pour Pâques.

Mais cette déconstruction va plus loin, plus profondément, notamment avec la «théorie du genre» et «le mariage pour tous», puisqu'elle touche aux fondements même de la famille. Elle remplace l'anthropologie biblique par une conception non chrétienne de l'homme et de sa vie en société. De nombreux chrétiens en sont consternés, en sont tourmentés jour après jour dans leur cœur. Ils se sentent engagés dans un combat.

Ce n'est pas un combat que pour des valeurs

Selon Mgr Daucourt, évêque de Nanterre, l'athée pieux défend aussi des «valeurs». «Il s'engage généreusement dans des combats pour lesquels il fait référence à la morale chrétienne [...] Mais la question demeure: croit-il que

le Christ est vivant, qu'Il nous aime, qu'Il nous sauve [...] ? Entretient-il une relation avec le Christ ? C'est en tout cela que consiste la spécificité de la foi chrétienne et non pas dans la défense de «valeurs» ou dans la générosité ou dans une morale, toutes réalités que vivent aussi les non-chrétiens.» Abandonnerons-nous toute contestation des valeurs de ce monde ? Non pas ! Mais, nous ne perdrons pas de vue le but ultime: la personne du Christ. Il s'agit d'en être des témoins pour que d'autres Le rencontrent. La rencontre du Christ vivant est le point de départ, non premièrement de nouvelles valeurs, mais d'une vie nouvelle.

C'est un combat spirituel

Depuis quelques années, je porte un regard sur notre société. D'autres amis chrétiens se sont lancés dans ce travail de décryptage et d'analyse. Pourtant, en rester au strict plan intellectuel a ses

limites, nous en sommes bien conscients. Le livre de l'Apocalypse nous révèle que nous sommes limités dans notre perception et que nous assistons à une pièce d'un théâtre d'ombres. Nous percevons quelques ombres se projeter sur le monde. Elles ne sont que des manifestations des puissances spirituelles de séduction et de confusion. Écrire aujourd'hui qu'une grande confusion règne et déstabilise la communauté humaine, quelle banalité! Ceci étant, Babylone qui symbolise précisément la confusion, mais aussi la décadence (l'impudicité selon Ap 14,8) et les abominations de la terre (Ap 17,5), Babylone qui «est devenue un antre de démons, repaire de tout esprit impur, repaire de tout oiseau impur, repaire de toute bête impure et détestable» (Ap 18,2), tombera malgré sa grandeur, malgré ses soutiens politiques et économiques. Telle est aussi notre espérance!

Le combat spirituel inclut la prière, mais pas seulement

Nos styles de vie doivent manifester que nous sommes la lumière du monde (Mt 5,14-16). Ainsi, par exemple, dans un contexte de rivalité et de compétition, nous sommes appelés à construire une société pacifiée, sur le respect et la coopération. Ainsi, alors que la théorie du genre est une réponse inappropriée à la domination de l'homme sur la femme, manifestons «de nouveaux rapports entre

les hommes et les femmes, égaux en droits et d'une égale dignité.» Et, comme je l'ai souvent écrit, le premier endroit où ces choses doivent se vivre, c'est dans l'Église de Jésus-Christ et ses familles. Pour reprendre Gandhi, «soyons le changement que nous voulons voir dans le monde», sinon nos prières risquent d'être vaines !

Le combat spirituel n'est pas un combat contre des humains

«Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes.» (Ep 6,12) Sous prétexte d'être contre le «mariage pour tous», certains manifestent de l'hostilité envers les personnes homosexuelles car ils sont eux-mêmes mal affermis dans leur identité sexuelle. Une personne ne se résume pas à sa sexualité et, quoique l'on dise, l'homosexualité est source de profondes souffrances en elle-même. Un immense défi pour les pasteurs et ceux qui s'engagent spécifiquement auprès des personnes en mal de leur identité sexuelle! Ils ont besoin de nos prières.

En conclusion

Nous ne pouvons être indifférents à ce que notre civilisation occidentale, coupée de ses racines chrétiennes, risque l'effondrement. Les raisons sont

manifestes: Quand la satisfaction des désirs quels qu'ils soient est prioritaire, les limites sautent les unes après les autres et cette absence de garde-fou nous mène au bord du précipice. Que de souffrances déjà! Je pense à la jeune génération abandonnée sans repères car les parents ont eu honte de transmettre un héritage à leurs enfants. «Crise de la transmission!» dit-on à juste titre. Que de vies désorientées! S'il est des combats à mener, que ce soit par amour! Que ce soit pour nos prochains, pour nos enfants, pour nos petits enfants! Que ce soit l'amour du Christ qui nous presse! Et n'y allons jamais seuls. Face à la déferlante libertaire, je ne sais si nous assisterons à un effet balancier mais si tel était le cas, il pourrait amener davantage d'oppressions... Nous risquons d'être pris en tenaille entre le sécularisme fanatique et le retour à un ordre moral – par l'Islam intégriste par exemple. Pour notre part, gardons-nous de toute radicalisation dans nos positions, de tout extrémisme, qu'il soit spirituel, religieux ou politique; ce qui n'empêche nullement de nous exprimer clairement et intelligemment. Pour nous chrétiens, le défi est de vivre et manifester, individuellement et en communauté, notre espérance dans un monde plongé dans «l'effacement de l'avenir». De «nouveaux» styles de vie en église sont à inventer. Leur source est toujours la même: Le Christ qui demeure notre joie et notre paix. ■

(Article paru dans le blog d'Alain Leclain).

1. Economiste, écrivain, et conseiller d'état français.

Ernest H. Dyck, une vie d'implanteur d'Églises

*Zacharie Leclair,
historien québécois*



Il y a maintenant un peu plus de trois ans qu'est décédé à l'âge de 87 ans celui qui fut certainement le principal pionnier et bâtisseur de la famille d'Églises des Frères Mennonites du Québec: Ernest Dyck.. Voici un résumé de sa vie dans le service de Dieu.

Ernest Henry Dyck est né le 5 avril 1922 dans un village mennonite et germanophone appelé Hirschau, en Ukraine soviétique. Son père Peter Dyck avait épousé en secondes noces Katharina Toews et ensemble ils ont eu six enfants, dont le benjamin était Ernest. Au sortir de la Première Guerre mondiale (1914-1918), la révolution bolchevique et la guerre civile en Russie (1917-1922), conjugués à la terrible sécheresse de 1922-1923 dans le Sud de la Russie, avaient poussé la famille d'Ernest à migrer vers Canada. Ce fut toutefois sans Peter, assassiné par des brigands en 1926, peu avant leur départ. Une fois établie à Abbotsford (Colombie-Britannique), la famille fréquenta l'Église mennonite de McCallum Road

où Ernest épousa, en septembre 1951, Lydia Elizabeth Krahn dont le père Henry était pasteur. Ernest et Lydia Dyck ont eu trois enfants: Norman, Stan et Ruth.

Les débuts de la mission

Ernest fit profession de foi à 9 ans et, après quelques années d'incertitude spirituelle, fut baptisé en 1941, à l'âge de 18 ans. Désirant devenir missionnaire en Afrique, Ernest entreprit ses études bibliques au Mennonite Brethren Bible College de Winnipeg avant d'obtenir un diplôme de premier cycle au collège mennonite de Tabor (Kansas) en 1951. Une fois diplômé, Ernest partit avec Lydia



Ernest H. Dyck

pour étudier le français à l'Institut Biblique Béthel de Sherbrooke, au Québec, puis ils se rendirent en Belgique pour se familiariser avec le système colonial belge en Afrique et améliorer leur connaissance du français. En 1953, le couple Dyck était prêt à œuvrer au Congo Belge (aujourd'hui République Démocratique du Congo). Ils s'installèrent à la mission frère mennonite de Matende, dans une région centrale du pays, le Kasai oriental. Au début, ils ne parlaient pas la langue de l'endroit, le Kituba, mais une missionnaire déjà en poste leur donna des cours immédiatement. Ernest enseignait à l'École d'Apprentissage Pédagogique, où

les maîtres d'école étaient formés, tandis que Lydia enseignait le français à l'école du village. Ils prirent aussi en charge l'assemblée évangélique de Matende, où Ernest donna son premier sermon en langue kituba, en mai 1954. Durant leur sabbatique de 1957, la famille revint dans l'Ouest et Ernest y compléta un mémoire de maîtrise. Les Dyck retournèrent au Congo en 1958, mais en 1960 la guerre civile issue de la décolonisation congolaise força leur rapatriement au Canada. En 1961, suivant un rapport du Canada Inland Mission, la Conférence Canadienne des Frères Mennonites (FM) leur offrit l'occasion d'amorcer un travail

d'évangélisation et d'implantation d'églises au Québec.

L'œuvre au Québec

La famille Dyck s'établit d'abord dans la petite ville de St-Jérôme, au nord de Montréal, au sein d'une société francophone et dominée par un clergé catholique omniprésent. Au départ, le gouvernement Duplessis interdisait aux protestants de prêcher et de distribuer de la littérature. Un jour, Ernest fut même jeté en prison pour cela. Mais persistant et obtenant un droit spécial du gouvernement, en faisant valoir que la loi canadienne permettait la liberté de religion et la distribution de littérature chrétienne et du porte-à-porte, Ernest et Lydia recrutèrent les premiers croyants pour former en 1961 la première assemblée frère mennonite québécoise. Trois ans plus tard, le premier bâtiment de culte était inauguré et en juin 1964 le premier baptême, celui de David Franco, était célébré dans un lac des environs. Parallèlement, Ernest enseignait à temps partiel à Béthel. Avec l'aide d'un autre couple missionnaire arrivé en 1962, Elizabeth et Clyde Shannon, l'Église de Sainte-Thérèse vit le jour et devint la deuxième église des Frères Mennonites fondée au Québec. Après des débuts modestes, le Québec de la «Révolution tranquille» s'ouvrait de plus

en plus à l'évangile et le mouvement mennonite connu entre 1971 et 1983 une croissance remarquable, spécialement à partir du contexte particulier de la ville de Sainte-Thérèse où une nombreuse et vigoureuse jeunesse vivait la contre-culture en rejetant la tradition catholique. La conversion d'un jeune hippie en 1970, Guy Lavoie, répandit en peu de temps l'évangile parmi les autres jeunes de son milieu et déclencha un réveil spirituel local considérable, notamment au sein des étudiants du Cégep Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse. Successivement, l'entrée dans les Églises mennonites de cette masse de jeunes convertis engendra l'implantation des Églises de Saint-Eustache (1976) et de Sainte-Rose (1978), s'ajoutant aux églises de Saint-Jérôme (1961), de Sainte-Thérèse (1964) et de Saint-Laurent (1967). Durant ces années fastes, Ernest Dyck organisa l'achat du Camp Péniel (1974) ainsi que la fondation de l'Institut Biblique Laval (1976, devenu l'ETEM par la suite). Après un bref intermède pour œuvrer en Ontario entre 1980 et 1982, Ernest revint au Québec avec sa famille pour devenir pasteur de l'Église de Saint-Jérôme, de 1982 à 1987, qu'il avait fondée plus de vingt ans auparavant. Ensuite, il revint à Sainte-Rose comme pasteur intérimaire, entre 1987 et 1988. Semi-retraités à partir de 1988, tout en conti-

nuant à servir les Églises FM selon les divers besoins, Ernest et Lydia se retirèrent définitivement en 1992.

Au total, Ernest Dyck implanta cinq Églises, toujours actives, fut pasteur au Québec durant 25 ans et servi parmi nous durant 31 ans. Malgré les succès évidents de l'œuvre que Dieu a suscitée par son entremise, incluant les effets spectaculaires du réveil des années 1970, Ernest savait que le mouvement FM demeurait relativement jeune et fragile au Québec. Il avait en effet été témoin des diverses tensions et de l'impact du manque de meneurs d'expérience parmi les FM.

Épilogue

Aux funérailles d'Ernest Dyck en septembre 2009, un délégué des Églises des Frères Mennonites du Québec, Robert Dagenais (pasteur de l'Église de Sainte-Thérèse ainsi que témoin et acteur du Réveil de 1971), fit remarquer la pérennité de l'œuvre missionnaire d'Ernest Dyck en disant qu'elle avait transcendé sa propre vie puisque beaucoup parmi les chrétiens des Églises des Frères Mennonites, de nos jours, ne le connaissent pas. Pourtant, plusieurs autres ont connu «Monsieur Dyck» et se souviennent de lui avec affection comme d'un bâtisseur doué pour l'organisation et l'enseignement, un pasteur gé-

néreux, un homme droit et doué d'un grand charisme qui attirait le respect. Néanmoins, malgré les difficultés, la prépondérance – pour emprunter le mot utilisé par David Franco – de son rôle en tant que missionnaire chrétien et témoin du Christ au Québec et ailleurs demeure incontestable.

Ernest a écrit ses mémoires dans *Called to Witness* afin d'inciter ses successeurs à répondre à l'appel de Jésus: «Ma prière est que, lorsque tu liras mon récit, le Seigneur t'encourage aussi à le servir avec les dons spirituels qu'il t'a donnés»¹. Puisse son souvenir nous encourager à tenir ferme dans la foi et nous rendre à la fois reconnaissants à Dieu pour son œuvre et fiers de l'héritage spirituel qu'Ernest Dyck nous a transmis. «Que chaque génération célèbre tes œuvres et publie tes hauts faits! [...] Qu'on proclame le souvenir de ton immense bonté» (Psaume 145; 4-7). ■

1. Ernest H. Dyck, *Called to Witness*, 2003.

Le Comité central mennonite (MCC) Québec a une nouvelle adresse. Sa maison sur la rue du Fort au centre-ville de Montréal a été vendue en décembre dernier. Les locaux du MCC sont maintenant situés au 200 - 4824 Chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3V 1G4.

Glanures

Une promenade à travers
l'actualité reliée au monde chrétien

François Gougoux,
journaliste

Les médias, sources de préjugés

Victor Hori, professeur de bouddhisme à McGill, a suggéré lors d'une conférence sur les communautés religieuses que notre vue sur les organismes et les personnes est surtout basée sur les images qu'en véhiculent les médias, et non sur l'expérience personnelle. Ainsi les gens considèrent les bouddhistes comme «des sages qui attendent des chercheurs sur le sommet d'une montagne». Cette image est positive et fait que les bouddhistes sont en train d'attirer de plus en plus de moines et de religieuses. Quelle est l'image des prêtres catholiques, des religieuses et des pasteurs évangéliques dans les médias? Quand celle-ci est négative, il nous faut à chaque fois surmonter les à priori qu'elle transporte.

Ils ont la peau dure

Dans la revue *En son nom* appartenant aux ordres religieux (numéro de septembre 2012), un jeune dominicain, Rick van Lier, a étudié les nouveaux ordres religieux catholiques qui augmentent leurs effectifs. Parmi les caractéristiques de ces ordres, nous notons qu'il y a la nouveauté des communautés mixtes, contrairement à d'autres communautés plus traditionnelles composées exclusivement d'hommes ou de femmes. D'autres communautés en croissance admettent des gens multivocationnelles avec des membres qui ne font pas les vœux de célibat et de pauvreté. La plupart des nouveaux ordres datent des années 1980. 78% des nouveaux ordres canadiens se trouvent au Québec et la moitié de

ces nouveaux ordres canadiens sont francophones. Il n'y a pas encore de statistiques sur le nombre total de personnes qui en font partie. Ce que l'on sait par contre, c'est que ces personnes sont attirées par: 1. Une quête religieuse intense allant jusqu'à refléter une conversion. 2. L'intensité des relations fraternelles en communauté. 3. L'appartenance à l'Église catholique, et souvent une plus grande soumission au pape que d'autres ordres religieux. 4. Une mission en phase avec le nouveau concept de l'évangélisation qui met moins d'accent qu'autrefois sur l'engagement social. Lier conclut qu'un défi de ces nouvelles communautés est de résister à la tentation de sectarisme et de survivre à la disparition de leur fondateur et de la source d'inspiration qu'il pouvait procurer.

Le cycle des mouvements religieux

Rick van Lier cite aussi Raymond Hostie qui déclare que «Les ordres religieux catholiques [les instituts de la vie religieuse] ont la vie dure. Il leur faut une période de gestation de dix à vingt ans. Pour se consolider, il leur faut presque le double de temps. Leur épanouissement (s'il n'est pas différé par une période d'incubation) prend près d'une centaine d'années. Ils se stabilisent pendant un temps presque égal. Puis, brusquement, ils amorcent une courbe descendante, qui à son tour, peut durer de cinquante à cent ans. Après quoi, suivant les circonstances, l'extinction est dûment enregistrée... bien plus tard. Le cycle de vie complet des groupements de vie religieuse s'étale ainsi sur une période variant entre deux cent cinquante et trois cent cinquante ans.[...] Mais il y en a aussi qui depuis de nombreux siècles se maintiennent: les Bénédictins depuis bientôt quinze siècles, les Chartreux depuis neuf, les Cisterciens, les Prémontrés et les Croisiers depuis plus de huit, les Franciscains, les Dominicains, et autres Carmes, Servites et Augustins depuis plus de sept. Et nous n'avons énuméré que quelques-uns des principaux ordres. Pas mal de groupements jouissent donc d'une longévité exceptionnelle. Nous maintenons cependant notre hypothèse: le cycle de vie complet d'un groupement religieux est bouclé en quelque trois cents ans.[...] Rappelons-nous que des 105 fondations réalisées avant 1600, il

n'y en a plus que 25 qui sont encore actuellement en vie. Il est donc clair que les exemples de longévité sont des exceptions. Trois fondations sur quatre ont bouclé le cycle que nous avons mis en évidence. Elles se sont éteintes à jamais (étude de 1972)».

Nous évangéliques dont le mouvement est relativement jeune devons accorder plus de crédit à la sagesse apprise dans ces longues durées des ordres catholiques et se demander ce qui va arriver à nos Églises, en particulier aux Églises indépendantes, si Jésus tarde. Les Églises ont besoin des structures solides mais flexibles, bibliques et réalistes pour survivre aux cycles inévitables des grands succès et des persécutions, aux pasteurs qui veulent régner et aux membres qui veulent contester, aux conflits et aux scandales. Depuis Luther la tendance protestante est de présumer que Jésus va revenir très bientôt, ce qui rend la structure insignifiante et l'évangélisation primordiale. Ceux qui ont planifié pour le long terme ont eu raison jusqu'ici.

Les misérables choisissent la révolution

Le récent film *Les misérables* contient un fort message chrétien au travers de Jean Valjean qui est transformé par un curé et qui par la suite consacre sa vie à aider les nécessiteux. Dieu répond même à ses prières, ce qui est courant pour les croyants, mais rare dans les films de Hollywood. Mais à la question

de savoir comment régler le problème de pauvreté, le film donne comme solution la révolution française, une solution ironique lorsque l'on considère que le film se passe 60 ans après la Révolution française qui n'avait pas réglé le problème de la pauvreté. Certes, il est plus facile de réparer une injustice individuelle que de remédier à tout un système qui exploite des individus. Devant l'appui constant de l'Église catholique à la royauté et aux nobles responsables de l'injustice contre les républicains, Victor Hugo a préféré les révolutionnaires et le rationalisme à la foi de sa jeunesse. Les chants les plus beaux du film sont ceux qui décrivent les rêves d'individus brisés par l'injustice, puis ceux du triomphe du rouge [les jeunes radicaux] tourné vers l'avenir, contre le noir [les conservateurs au pouvoir]. Le film demeure néanmoins édifiant et émouvant. Il donne envie d'être comme Jean Valjean, mais encore plus comme Jésus son modèle.

Je suis important, donc j'existe

Gaetano Ilardi, expert australien du terrorisme a découvert que les jeunes hommes attirés vers l'islamisme radical n'étaient pas des gens traités injustement ou très politisés mais plutôt des gens qui se sentaient inutiles au niveau personnel avant leur conversion à l'extrémisme qui leur apportait de l'importance et une cause exclusive (rapporté dans *The Australian* du 8 août 2009). Ils n'étaient plus des « lo-

sers » [perdants], mais étaient devenus supérieurs aux autres. Auparavant sans but, ils avaient maintenant un but précis. Ils avaient trouvé un sens à la vie et une cause à défendre. Cette transformation a certains traits de ressemblance avec la conversion chrétienne, mais les résultats sont tellement différents: d'un côté on place des bombes et on tue les infidèles, de l'autre, on annonce la bonne nouvelle de l'Évangile et on se met au service des autres, et même des «infidèles». Hardi a même constaté que des gens originaires de pays non musulmans étaient attirés vers l'Islam radical pour cette même raison. Encore des opportunités manquées pour recevoir le message du Christ. ■

Litanies de l'humilité

(Par Rafaël Cardinal Merry de Val; 1865-1930)

O Jésus, doux et humble de cœur, exauce-moi.

Du désir d'être estimé,	délivre-moi, Jésus.
Du désir d'être aimé,	délivre-moi, Jésus.
Du désir d'être exalté,	délivre-moi, Jésus.
Du désir d'être honoré,	délivre-moi, Jésus.
Du désir d'être loué,	délivre-moi, Jésus.
Du désir d'être préféré aux autres,	délivre-moi, Jésus.
Du désir d'être consulté,	délivre-moi, Jésus.
Du désir d'être approuvé,	délivre-moi, Jésus.

De la crainte d'être humilié,	délivre-moi, Jésus.
De la crainte d'être méprisé,	délivre-moi, Jésus.
De la crainte d'être rebuté,	délivre-moi, Jésus.
De la crainte d'être calomnié,	délivre-moi, Jésus.
De la crainte d'être oublié,	délivre-moi, Jésus.
De la crainte d'être tourné en ridicule,	délivre-moi, Jésus.
De la crainte d'être lésé,	délivre-moi, Jésus.
De la crainte d'être soupçonné,	délivre-moi, Jésus.

Que les autres soient plus aimés que moi,
 Que les autres soient plus estimés que moi,
 Que d'autres grandissent dans l'opinion et que je diminue,
 Que les autres puissent être choisis et moi mis de côté,
 Que les autres puissent être loués et moi négligé,
 Que les autres puissent m'être préférés en tout,

Jésus, fais-moi la grâce de le désirer.
 Jésus, fais-moi la grâce de le désirer.
 Jésus, fais-moi la grâce de le désirer.
 Jésus, fais-moi la grâce de le désirer.
 Jésus, fais-moi la grâce de le désirer.
 Jésus, fais-moi la grâce de le désirer.

Que les autres puissent devenir plus saints que moi
 pourvu que je devienne saint autant que je le puis,

Jésus, fais-moi la grâce de le désirer.

La mare à Pontius





ÉCOLE DE THÉOLOGIE ÉVANGÉLIQUE DE MONTRÉAL

Passion évangélique, rigueur académique

L'ETEM est une école protestante évangélique interdénominationnelle

Les avantages :

- Études sanctionnées par un diplôme de l'Université Laval
- Études à temps plein ou partiel
- Cours offerts le jour et le soir et sur internet
- Accès aux prêts et bourses du ministère de l'Éducation

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301

Tél : 514 331-0878 poste 221 - Courriel : info@etem.ca - Site web : www.etem.ca